



SOLEIL DE PROFIL

DANIELLE MARSAULT

*« Je ne voudrais plus voir le soleil de profil,
mais le chef couronné de plumes radieuses »*

in *Débarcadères*, Jules Supervielle

Notes de l'auteur

« Soleil de Profil » résonne comme le constat d'un monde inachevé, chaotique, source d'une quête inassouvie de plénitude. Ses quatre récits, s'articulant autour d'une énigme, mettent en scène des personnages allant jusqu'au bout de leur passion ; noble ou funeste.

Le premier, « Le Sortilège du Tophet » se déroule en 1955, dans la Tunisie proche de l'Indépendance. Près du rivage légendaire de Salammbô, vivent deux familles apparemment insouciantes, éprises de plaisirs, ignorant la maturité et les exigences de justice de leurs filles. Ces adolescentes, qui oscillent entre une fraîcheur émouvante et des postures subversives, vont rencontrer une jeune artiste précoce et un jeune homme idéaliste. Elles deviendront leurs amies. Les trois jeunes filles vont être confrontées à des drames et, chacune à sa façon, au gré d'un sort toujours cruel, se verra élevée, malgré son âge, au rang de témoin.

Par là même, transcendant les affres de cette fracture de l'Histoire et de séismes familiaux, elles immortaliseront, par l'amitié ou par un amour désespéré, leur idéal et leur poignant destin.

« Soleil de Haine », dont l'action se situe sur l'autre rivage de la méditerranée bordant la Provence, est conçue comme une pièce de théâtre classique, selon la règle des trois unités. Elle oppose, dans un lieu splendide, des affairistes chauvins, vengeurs et haineux à une jeune femme énigmatique et meurtrie, mais hostile à toute concession.

Voici « Noël », déroulant ses épisodes tragiques entre Paris et le Limousin, dont les protagonistes, déchirés par des rapports mère-fille exacerbés, ou habités par une haine implacable, rappellent l'univers de François Mauriac.

Enfin, bercée par la Méditerranée proche, somnole une bastide raffinée, en Haute-Provence, cadre de la dernière nouvelle : « Honneurs ». Y règne une romancière âgée, au faite de sa gloire et cependant tourmentée. Autour d'elle, un personnel fidèle veille à son confort tandis que sa vieille gouvernante, rustique et madrée, ressasse et analyse sa disgrâce récente... Dans ce microcosme apparemment préservé, vont s'affronter des héros assoiffés d'honneurs ou de vengeance, des personnages naïfs ou barbares... La mort aura-t-elle le dernier mot ?

*Ce livre est une œuvre de fiction.
Toute ressemblance avec une ou des personnes ayant
existé ne serait que pure coïncidence.*

Le sortilège du tophet

L'avenue poussiéreuse bordée de palmiers en furie et de lauriers-roses drainait un long cortège de véhicules en ce matin d'Août enfiévré par le sirocco.

Debout sur leur carriole, des charretiers coiffés de leur chéchia blanche cravachaient ânes et chevaux suants et récalcitrants sous la chaleur déjà intense tandis que taxis et voitures, surchargés de bagages, tentaient de les dépasser.

Les villas de l'avenue Gambetta somnolaient encore. Parfois en sortait quelque servante hébétée, enrobée d'une foutah, un couffin à la main, pressée de rapporter lait et brioches à ses employeurs abrités dans leur patio ou sous leur véranda.

Contrairement aux années précédentes, ce départ tardif et improvisé ne réjouissait pas Flavie, assise à côté de sa mère Jeanne dans la voiture d'André, son oncle. L'homme, d'ordinaire jovial, disert, conduisait, absorbé par ses pensées. A peine maugréait-il contre les autochtones trop enclins à traverser inopinément, suivis de leurs marmailles qu'ils houspillaient tout en gesticulant.

Ils firent un détour par la Soukra pour y saluer un ami de la famille, propriétaire d'immenses champs d'oliviers et d'orangers, qui les gâtait si souvent. En effet, à l'occasion des fêtes et surtout pour Noël, il leur faisait livrer des corbeilles de dattes fourrées, de loukoums et ce halva dont Flavie raffolait.

L'homme les avaient aperçus. Il vint au-devant d'eux. Il s'inclina devant Jeanne. Ému, il essuya, gêné, des larmes qu'il n'avait pu réprimer. Il murmura :

« Vous ne devez pas nous quitter, votre place est ici. Vous nous avez toujours soutenus... Bien sûr, rien ne sera plus comme avant depuis... »

Il s'interrompit, caressa les cheveux de Flavie : « Tu ne veux pas partir toi, n'est-ce pas ? »

L'adolescente sursauta. Son regard incrédule allait de sa mère à son oncle. Déjà elle trépignait.

Jeanne la prit de vitesse : « André, ramène ta nièce. Nous n'allons pas pouvoir rester ici longtemps ». Puis elle se tourna vers le propriétaire : « Monsieur Ben Amar, l'avion décolle dans une heure et les formalités... »

L'homme lui serra la main, mais déjà elle regardait au loin. Elle balbutia machinalement : « Je n'oublierai jamais vos bienfaits... Nous nous reverrons peut-être, mais quand ? Adieu. »

Elle courut vers la voiture, courbée sous les rafales de vent. Flavie refusait de s'asseoir. Elle attrapa sa mère par la manche puis elle hurla :

« C'est monstrueux ! Tu as donc décidé en cachette de rentrer en France définitivement. J'ai bien

compris, n'est-ce pas ? Mais c'est un complot ! Personne ne m'en a parlé. J'ai à peine embrassé mes grands-parents et je n'ai pas fait mes adieux à mes amies. Je ne les reverrai donc jamais ! »

Mais Jeanne, sans mot dire, la poussa vivement vers la voiture et la fit asseoir sans ménagements. Une fois repartis, l'oncle, tout en conduisant, se départit de sa réserve.

Il profita d'un encombrement pour se tourner vers sa sœur :

« Comprends ta fille, Jeanne, votre avenir est ici, parmi nous. Quelle rupture, quel gâchis. Réfléchis encore, l'été n'est pas fini. Ici, ils auront besoin de fonctionnaires... Tu le sais bien, ils nous ont demandé de rester ! »

Le visage durci, Jeanne s'emporta : « Ma décision est prise, je ne reviendrai que pour déménager ou plus tard, si les autorités l'exigeaient. Et puis tu le sais, André, j'ai obtenu ma nomination en France... C'est pratiquement fait ! »

Elle se radoucit : « Avec nos parents, tu seras toujours le bienvenu chez moi. »

L'air las de devoir se justifier, elle sombra dans un silence hostile. La chaleur devenait suffocante, les palmiers se contorsionnaient sous le ciel d'opale et la visibilité réduite contraignit André à ralentir. Jeanne s'impatientait déjà lorsqu'elle se tourna vers sa fille qui boudait : « Quant à toi, ne pleure pas tes amies, tu t'en feras d'autres ailleurs. Et surtout, ne me parle plus

jamais de celle que tu regrettes tant, je lis dans tes pensées ! »

Flavie tentait de refouler ses larmes. Elle tirait convulsivement sur son collier de perles irisé. C'était un cadeau récent. F avait obtenu le même pour son anniversaire. Brutalement, elle l'arracha. Toutes les perles se répandirent sur la moquette de la voiture. Et pour mieux affirmer sa révolte, elle les piétina.

André se retourna et lui sourit. Il était vraiment malheureux.

Après les formalités à l'aéroport, elle monta dans l'avion avec sa mère. Les adieux à son oncle avaient été déchirants pour elle. Certains passagers observaient son visage défait, ses yeux rougis.

Tandis que l'appareil décollait, elle se rappela le déroulement de son premier voyage vers la France, c'était neuf ans plus tôt... Une grande émotion l'étreignit.

Qu'il lui avait semblé laid ce géant métallique aux couleurs inquiétantes dont la hideuse carlingue rameutait dans son esprit sur le qui-vive des souvenirs d'angoisses, des visions cauchemardesques.

Assourdie par le vrombissement, déstabilisée par le décollage chaotique, elle s'était retournée et avait tenté de recomposer le paysage vu du hublot, derrière elle. Ainsi, ce terrain incliné où se dissolvaient des bâtiments ocres avait-il balayé en quelques minutes le souvenir de l'aéroport flambant neuf d'El-Aouina !

Progressivement, la mer violette s'était figée tandis que l'avion prenait de la hauteur.

Elle avait observé sa mère, tout aussi angoissée qu'elle à l'idée de voyager dans cet appareil rescapé des combats.

Jeanne s'était penchée vers elle et avec délices, Flavie avait humé son parfum Habanita qui seyait à merveille à son visage délicatement maquillé, encadré d'une chevelure brune, bien disciplinée. Pourtant ces traits un peu impersonnels, leur expression jamais rieuse que ses yeux noirs durcissaient trahissaient une indifférence dont elle, sa fille, souffrait en silence. Il n'empêche, elle admirait sa mère.

Jeanne lui avait redit qu'elles allaient voir cette France si tempérée, si douce qu'elle ne connaissait pas encore. Après ces années de guerre, ces vacances bienvenues leur feraient oublier les bombardements, les privations et ce maudit sirocco. Mieux, Flavie allait rencontrer ses grands-parents paternels pour la première fois.

Aujourd'hui, submergée par ces souvenirs, elle revoyait, face à elle sur la banquette adossée au fuselage, une fillette de six ou sept ans qui s'agitait, interrompant la conversation que sa mère, élégante et altière avait engagée avec un voisin. Flavie avait compris que ces deux inconnues se rendaient en Autriche, et, toujours douce, sociable, elle avait souri à l'enfant qui, pour toute réponse, lui avait dédié sa plus horrible grimace. Flavie, machinalement, avait tâté le tissu de sa robe, une étoffe rêche, d'un écossais peu flatteur pour son jeune âge. Elle avait demandé à sa

mère de lui prêter son poudrier. Avec appréhension, elle avait découvert son visage dans le miroir. Elle s'était trouvée laide ; elle n'aimait pas son teint blanc, ses cheveux blonds qui frisottaient, et ses yeux d'un bleu un peu fade. L'enfant, face à elle, avait haussé les épaules et ricanait déjà. Quelle peste, songeait Flavie, enviant la tenue élégante de cette insupportable gamine qui arborait un ensemble bien coupé de toile jaune dont le boléro brodé lui parut le comble du raffinement. Elle ne pouvait détacher son regard de celle qui, pour antipathique qu'elle lui apparût, accaparait son attention. N'étaient sa corpulence chétive et son regard tour à tour effronté et hargneux, l'ovale de son visage, son teint exotique et ses yeux en amande eussent pu la rendre avenante pour peu qu'elle eût consenti à sourire.

Lasse de trépigner, l'enfant avait sorti un livre d'un beau sac et s'était plongée dans sa lecture. Jeanne, enseignante s'était penchée vers Flavie et lui avait exprimé sa surprise de voir une enfant si jeune, lire déjà « *Sans famille* », observation qui n'avait fait qu'exacerber la mortification de sa fille qui elle, savait à peine lire.

Flavie revint au présent. Elle s'agitait sur son fauteuil, frottait l'une contre l'autre ses mains moites. L'avenir l'angoissait. Ses tempes étaient douloureuses. Elle jeta un regard à sa mère, qui, absorbée dans ses pensées, l'ignorait. Il était révolu le temps où elle bavardait avec elle dans l'avion lors de leurs

précédents voyages. Elle détailla la tenue impeccable de Jeanne ; ce tailleur de soie grège un peu austère qu'une blouse de dentelle féminisait un peu, ce visage dont le profil délicat mais fermé rameutait sa rancune et sa peine. Elle s'observa dans un petit miroir ; elle ne changerait donc jamais ; toujours ce visage un peu terne, cette chevelure blonde sans grâce... Seuls ses iris d'un bleu plus intense conféraient à son regard une profondeur bienvenue. Mais le bilan n'en était pas moins catastrophique ; elle se jugeait laide.

Elle se replongea dans ce passé lointain et pourtant proche, source de douceur, mais aussi de blessures.

Elle revécut son arrivée neuf ans plus tôt à Paris, puis les étapes harassantes du périple ferroviaire qui les avait menées à destination ; cet écrin de pastels et de granit où se lovaient des maisons blanches coiffées de cette inconnue : l'ardoise !

En entrant dans sa chambre, à Bannalec, ce havre de fraîcheur qui embaumait la lavande et la cire l'avait surprise puis aussitôt séduite par sa nouveauté. Jetant un regard alentour, elle avait découvert la blancheur du crépi couronné d'une frise fleurie puis les armoires de noyer, le lit à rouleaux où elle dormirait sans doute, abritée sous la courteline aux tons vifs. Enfin, avide de découvertes, elle avait aperçu les toiles sombres d'où la toisaient ses ancêtres. Elle faisait donc connaissance avec ces aïeux dont nul encore ne lui avait parlé.

Déjà son grand-père l'avait appelée du jardin, en contrebas. D'un bond, elle s'était détournée de ses mentors figés pour aller le rejoindre. L'œil myosotis, grave, il lui avait fait admirer ses géraniums, hortensias et clématites, inconnus en Tunisie. Le soir, à la salle à manger, des merveilles tout aussi étranges l'avaient captivée : barbotines fleuries ou émaillées d'oiseaux, assiettes et soupières rustiques au décor naïf, et surtout l'horloge comtoise dont le balancier de bronze et de porcelaine rythmait tant d'harmonie et de grâce nouvelles.

Émergeant de ces souvenirs fastes, Flavie se tourna vers le hublot ; le Constellation perdait de l'altitude. La mer rayonnait dont on apercevait les jupons festonnés d'écume.

Deux jours plus tard, à Bannalec, elles descendirent de voiture, seules, Jeanne et elle, car nul n'était venu les accueillir à la gare de Quimper contrairement aux années précédentes.

Grand-Père descendit quelques marches du perron puis s'immobilisa, exténué. Amaigri, il respirait mal. Jeanne, après avoir posé ses valises, l'aïda à remonter, et elle l'embrassa sans chaleur. Dans le petit salon, Flavie se jeta à son cou et le couvrit de baisers. Elle s'arrêta, pétrifiée en apercevant Grand-Mère, entrant à son tour, vieillie et en grand deuil.

Jeanne, d'une voix impersonnelle, balbutia quelques banalités, s'enquit de leur santé et caressa les joues creuses de sa belle-mère.

La vieille dame restait sans voix.

Au bout de quelques instants, sans hausser le ton, elle fustigea la tenue inappropriée de sa belle-fille. Puis, se tournant vers Flavie, affublée d'une jupe rouge à volants, elle manifesta son incompréhension : « Ma pauvre enfant, on ne respecte plus rien chez vous ! »

A ces mots, Jeanne se dirigea vers sa chambre où, défaisant ses valises, elle aperçut une photo encadrée sur la commode. D'un geste résolu, elle s'en empara et la remisa au plus haut de l'armoire.

Les jours suivants se déroulèrent, tristes sous une pluie incessante. Les amies de naguère, les voisins rentraient chez eux dès que Flavie se hasardait à sortir, et quand ils n'avaient pu l'éviter, ils la croisaient, l'air gêné, et lui disaient un bonjour inaudible.

Aussi se réfugiait-elle souvent dans sa chambre, y lisait quelque ouvrage qui retenait son attention une heure, parfois plus. Mais très vite, elle retrouvait sa langueur. Grand-mère, au prix d'un gros effort sur soi, tentait de lui ouvrir d'autres horizons. Mais seules, quelques photos de naguère redécouvertes au secret d'albums surannés parvenaient à lui arracher un sourire, une exclamation de plaisir, vite envolés.

« Pourquoi n'écris-tu pas ? Une lettre, une carte à une amie, à tes grands-parents de Tunis ? Les aurais-tu oubliés ? Quand on est triste, il faut penser aux autres, c'est un bon remède, je l'ai testé dans des cas douloureux ! J'étais jeune alors, moi aussi ! »

« A quoi bon ? Ma mère se chargera de joindre ses parents, moi, cela m'est trop pénible. Quant à mes amies... C'est trop dur d'en parler... »

Cependant, le soir, avant le coucher, elle aimait retrouver ses grands-parents et comme avant, ils buvaient un bol de lait chaud. Seuls, leurs regards, comme des fanaux sur des rives incertaines, brasillaient comme au temps où les non-dits et les poisons de l'ambiguïté n'avaient pas encore opéré leurs ravages.

Jeanne, le dîner achevé, se retirait aussitôt dans sa chambre où elle écoutait de la musique sur un transistor. Souvent elle y rédigeait son courrier. Grand-Père ne tarda pas, au passage du facteur, à reconnaître une écriture familière parmi les enveloppes. C'était bien ce Jacques, naguère ami de son fils, qui, de Paris, correspondait avec sa belle-fille.

Flavie avait surpris ses supputations, confiées à Grand-Mère quand ils se croyaient seuls. Il ne s'était pas trompé ; une quinzaine plus tard, Jeanne leur annonça son départ pour la capitale où des formalités et des emplettes urgentes l'appelaient.

Sa fille découvrit une mère inconnue : cette femme toujours distante s'apprêtait donc à redéployer ses ailes empesées pour voler vers quelque aventure !

Un matin, le soleil était enfin reparu dont les rayons blafards avaient sorti Flavie de sa torpeur. Ce n'était pas le brasier stimulant de là-bas qui, au réveil vous encourageait à prendre la vie à bras-le-corps, quel